

Sin la habana

Triangle amoureux et sacrifices

Dominique Caron

Number 325, January 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, D. (2021). Sin la habana : triangle amoureux et sacrifices. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 30–30.



SIN LA HABANA

TRIANGLE AMOUREUX ET SACRIFICES

DOMINIQUE CARON

Leonardo (Yonah Acosta González) est, pour ainsi dire, un danseur de ballet talentueux sans humilité. Son attitude le fait expulser de l'école de ballet de La Havane et lui fait perdre du même coup sa carte de visite pour l'étranger pour lui et sa copine Sara (Evelyn Castroda O'Farrill). Sara, avocate de formation, est amoureuse, mais déterminée à quitter Cuba. Elle pousse alors sa tendre moitié à séduire une touriste canadienne à des fins matrimoniales. Un triangle amoureux naît alors avec Nassim (Aki Yaghoubi), une Canadienne d'origine iranienne aucunement naïve qui, elle aussi, pourrait avoir une épingle à tirer du jeu...

Dans ce premier long métrage de fiction, le réalisateur irano-canadien aux multiples talents Kaveh Nabatian pose un regard croisé sur la spiritualité, l'immigration et l'héritage culturel. Présenté en première canadienne lors de la 49^e édition du Festival du nouveau cinéma, *Sin La Habana* est le résultat d'une longue idéation de plus de 16 ans. Connu dans le monde de la musique pour avoir réalisé des vidéoclips pour Leif Vollebekk, Half Moon Run, les Barr Brothers, Socalled, Arcade Fire et Bell Orchestra, dont il fait lui-même partie (à la trompette), Kaveh Nabatian compose et signe la musique originale de certains de ses films (*Dive*, *100% T-shirt*). Il était tout naturel qu'il en soit de même pour *Sin La Habana*, un film rythmé et habité par le mouvement, fruit d'une collaboration avec Pablo Herrera Veitia, pionnier du hip-hop afro-cubain.

Entre la chaleur et les percussions berçant La Havane, les silences et le froid de Montréal, *Sin La Habana* est fait de contrastes. La Havane est présentée comme une capitale vivante et vibrante tandis que Montréal semble... peu accueillant. «C'était important pour moi de présenter Montréal à travers le regard d'une personne venue d'ailleurs», a admis le réalisateur en expliquant pourquoi la direction photo a été confiée à l'artisan d'origine mexicaine Juan Pablo Ramírez, lequel n'avait jamais mis les pieds à Montréal (et jamais vu de neige!). Ce contraste ne s'exprime pas seulement dans l'esthétique du film cadré en 16/9.

Dès que Leonardo, Sara et Nassim quittent la république insulaire, leurs quêtes individuelles s'entrechoquent. Entre l'espagnol, le farsi et l'anglais, la communication s'avère très difficile – même pour ceux qui parlent la même langue. Cet alliage complexe d'amour et de haine, de peur et de confiance, de vérité et de mensonges rappelle justement la dichotomie de la «vraie» vie. «Il peut y avoir des mensonges entre deux personnes, et en même temps de l'amour. Les gens sont beaucoup plus compliqués que ce qu'on pense. On n'est pas seulement bon ou mauvais. Il y a beaucoup de nuances», expliquait Nabatian en entrevue à Radio-Canada International.

Le caractère réaliste du scénario est un aspect essentiel de ce film très riche où on ne se contente pas de présenter des personnages complexes, mais aussi des rituels culturels et religieux authentiques. Dans la scène d'ouverture, Leonardo participe à

une cérémonie religieuse afro-cubaine (*santería*). Lors de celle-ci, il reçoit une bille de verre pour l'accompagner dans sa quête et sa destinée. Tels des leitmotivs, des *flashbacks* de cette cérémonie reviennent fréquemment le hanter. Sa bille de verre le suivra jusqu'au Canada, avant de se transformer (comme le cours de sa vie?) dans un des vitraux confectionnés par Nassim. Mais tout n'est pas sombre, au contraire. Le rire est inmanquablement provoqué par Leonardo, alors qu'il tente de reproduire un rituel cubain avec une courge musquée et du miel qu'il jette dans l'eau... complètement gelée. La courge tombe bruyamment et il la contemple, impuissant. Si Leonardo et Sara ont le *santería* pour s'incarner, Nassim, elle, ne démontre aucune appartenance à la religion. Elle fait partie d'une famille iranienne juive plutôt traditionnelle. À son âge, elle est divorcée et sans enfant, ce que son père ne manque pas de lui reprocher. Ça, et le fait qu'elle se présente avec un homme noir (Leonardo) le soir de la *brit milah* du fils de sa sœur, une cérémonie de circoncision du nourrisson.

Le spectateur a-t-il droit à une fin heureuse? Le réalisateur Kaveh Nabatian explique lui-même que les personnages n'obtiennent pas ce qu'ils veulent, mais se rapprochent individuellement de leur propre destinée. On pourrait toutefois y voir quelque chose de différent. À mes yeux, chacun des personnages obtient exactement ce qu'il souhaite – mais pas de la manière dont il l'imaginait. ▲